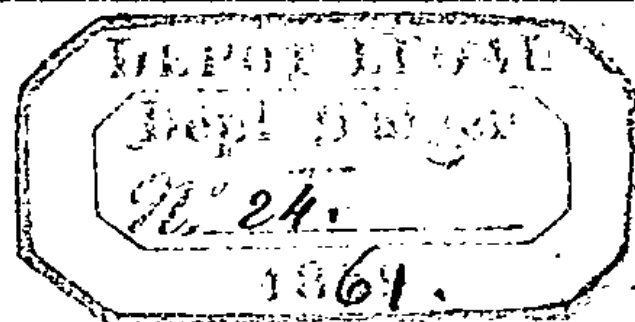




5<sup>e</sup> Année.

N<sup>o</sup> 27.

Mai 1861.

# Revue africaine



## LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XV

MOSQUÉE DE SIDI ZEKRI.

Le sid Abou 'l-Abbas Ahmed ben Mohammed ben Zekri est un marabout lettré. Il appartient à cette grande famille de savants distingués que Tlemcen vit fleurir dans son sein aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles de l'Hégire : il fut contemporain de Sidi Senouci.

Ses parents étaient pauvres et de petite condition ; néanmoins, ils entourèrent de soins l'éducation de leur unique enfant, et le mirent à l'école, où il reçut les premières notions d'instruction religieuse. Il annonçait, dès cette époque, de grandes dispositions pour l'étude ; la précocité de son esprit étonnait. Mais le jeune Ahmed perdit son père de bonne heure, et sa mère, devenue veuve et réduite à une extrême nécessité, dût songer à se ménager un soutien dans son fils. Il convenait de lui faire apprendre un métier : elle le mit en apprentissage chez un maître tisserand. L'enfant avait alors une douzaine d'années. Il était doué d'une exquise sensibilité et il aimait tendrement sa mère. C'était à elle qu'il pensait en travaillant, et cette pensée, qui réchauffait son zèle et redoublait son ardeur, lui fit faire de rapides progrès dans son art. Au bout de quelques mois d'apprentissage, il était passé maître et faisait son chef-d'œuvre, un haïk irréprochable de tout point. Le brave homme à qui on l'avait confié, ravi d'aise d'avoir produit un pareil sujet, l'embrassa, le gra-

tifia d'un demi dinar d'or et lui promit de lui donner pareille somme au commencement de chaque mois. Grande fut la joie de la pauvre veuve, quand elle apprit cette bonne nouvelle ; elle était fière de son fils et tous les deux étaient heureux. Le jeune Ahmed, loin de s'enorgueillir de ce premier succès, n'y vit qu'un encouragement. Il ne se donnait guère de loisir au dehors de l'atelier ; toujours le premier à l'ouvrage et le dernier, il se disait que bientôt il pourrait devenir l'associé de son maître, ou même prendre un métier à son compte, et alors l'avenir, lui souriait : sa mère ne manquerait plus de rien ; il la voyait même riche, comblée et son cœur en tressaillait d'aise. Avec cette perspective dorée, le travail lui était léger ; les heures, pour lui, avaient des ailes, et comme sa joie, trop forte pour être contenue, avait besoin d'expansion, il la laissait déborder au dehors dans des chants mélodieux. Sa voix avait un charme inexprimable et ravissait tous ceux qui l'entendaient. Or, il était écrit que cette voix serait la cause d'un grand changement dans sa destinée : ce qui arriva, comme on va le voir ci-après.

Le tisserand avait pour voisin un certain Ahmed ben Zarou, homme de grande piété non moins que de grand savoir, et professeur fort en renom. Il passait plusieurs fois le jour devant l'atelier, pour se rendre à la mosquée où se réunissaient ses élèves, et, chaque fois qu'il passait, il entendait le jeune apprenti chanter. Cette voix lui faisait toujours un plaisir extrême, et il se disait : « Quel dommage, mon Dieu ! combien cette voix si pure, si mélodieuse, paraîtrait plus admirable encore si elle s'appliquait à chanter les louanges du Très-Haut ! » Et autant de fois qu'il repassait par là, autant de fois cette même réflexion lui revenait à l'esprit. A la fin, elle l'obséda ; il n'y tint plus. Un matin donc, il entra dans la boutique du tisserand, sous le prétexte de faire tisser un haïk. Le maître est absent ; l'apprenti le reçoit avec une politesse pleine de déférence. La commande est faite. Puis, le visiteur, amenant la conversation au point où il la voulait, complimente son jeune interlocuteur sur sa jolie voix ; il l'interroge sur son nom, sa demeure, sa famille et lui demande enfin s'il ne serait pas bien aise de s'attacher à lui, de devenir son disciple, et de compter un jour au nombre des tholbas chargés de réciter les versets du Livre saint devant les fidèles assemblés. Quel plus noble emploi ferait-il jamais de l'admirable organe dont Dieu l'avait doué ? — L'enfant est ému d'une proposition aussi

inattendue et venant d'un si éminent personnage. Il a peine à dissimuler sa joie, il rougit, il balbutie un remerciement; bref, il accepte. Mais, voici qu'une réflexion subite traverse son esprit et assombrit ce charmant visage tout-à-l'heure si épanoui : — « Oh ! » maître, je ne puis, dit-il ; je n'ai que mon travail pour vivre. » Et ma mère ? — « Cela est bien dit, mon enfant, dit le professeur attendri ; qu'à cela ne tienne, nous y pourvoirons. » Laisse là ton ouvrage et conduis-moi chez ta mère, à l'instant. » Ils arrivèrent bien vite au logis de la pauvre veuve. Le cas lui fut conté ; et tout de suite : « Que gagne votre enfant, ma bonne femme ? » dit maître Ahmed ben Zarou. — « Seigneur, il ne » gagne encore qu'un demi-dinar par mois, mais nous avons con- » fiance en Dieu, qui est le maître du présent et de l'avenir. » — « Et vous avez raison, femme ; car on ne se repent jamais d'avoir » fondé son espoir sur un tel appui. Or ça, je vous demande votre » enfant, et veux lui servir de père. Tenez ; et au commencement » de chaque mois, vous en recevrez autant. » Et, ce disant, l'excellent cheikh glissa un dinar d'or dans la main de la vieille, qui se confondit en actions de grâces. Dès ce jour-là, Ahmed ben Zekri, après avoir couru embrasser son ami le tisserand, suivit le protecteur que la Providence lui envoyait, et ne le quitta plus. Il devint son disciple de prédilection, et fit des progrès si rapides en toute science que, bientôt, dans toutes les écoles rivales, les maîtres le citaient à leurs élèves comme un modèle à suivre.

Et tout cela était écrit. Qui en doute ? L'auteur du *Bostan*, qui raconte ces commencements de la carrière de Sidi Zekri, se porte garant des intentions divines, si clairement manifestées dans cette occasion.

A trois ou quatre ans de là, Ahmed perdit sa mère et la pleura. Son protecteur, le cheikh Ben Zarou, mourut aussi vers le même temps, et alors l'affliction du jeune étudiant ne connut plus de bornes, car il se voyait seul dans le monde et sans nul appui. Il le croyait, du moins ; mais la Providence, qui veillait sur lui, ne l'abandonna pas dans cette position désespérée. Son mérite naissant lui avait fait, à son insu, un protecteur et un ami. Si Mohammed ben el-Abbas, professeur au grand collège de Sidi Boumedin, lui tendit une main secourable, l'encouragea et lui fit obtenir le logement et l'entretien dans sa medersa. A partir de ce jour, de nouvelles et plus vastes perspectives se déroulèrent au yeux de l'étudiant ; son horizon s'élargit ; il aborda les

hautes études ; la science transcendente devint son aliment quotidien. Théologie, jurisprudence, mathématiques, astronomie, logique, grammaire et littérature, il commença à tout approfondir, et son esprit délié, souple, pénétrant, voulut avoir le dernier mot de toute science. Au bout de quelques années d'études persévérantes, accomplies dans le calme du cloître, Ahmed ben Zekri n'avait plus rien à apprendre ; il était devenu maître à son tour, et ses plus fiers rivaux s'inclinaient devant lui.

Les tournois scientifiques étaient alors fort à la mode, et les medersas en étaient les théâtres d'apparat. Les savants les plus accrédités se jetaient le gant à propos de telles questions qui avaient plus particulièrement le privilège de passionner les esprits. Toutes les subtilités de la dialectique se donnaient carrière, et le syllogisme était une arme à deux tranchants, qui, maniée par un esprit retors et par une langue acérée, ne manquait pas de laisser de nombreuses victimes sur le champ du combat. Ces passes académiques réunissaient toujours un nombreux concours d'auditeurs prenant parti, selon les goûts et les vues intéressées de chacun, pour l'un ou l'autre des champions qui en venaient aux prises. Une sorte de jury, composé des hautes notabilités de la science, proclamait le vainqueur. C'était mettre le sceau à sa réputation que de remporter une de ces victoires ; toujours chaudement disputées, et la foule empressée battait des mains à celui que son talent faisait le premier entre ses égaux.

Or, il advint, dans le temps dont nous parlons, que le sultan de Tlemcen, qui aimait les beaux diseurs, voulut se donner le spectacle d'une joute littéraire de ce genre.

La medersa de sidi Boumedin fut le champ clos que l'on choisit. Tout ce qu'il y avait de distingué dans les sciences et dans les lettres, fut convié à cette solennité. Le sultan présidait l'assemblée et indiqua lui-même les questions sur lesquelles il voulait qu'on argumentât. Il y eut force vers improvisés, dissertations grammaticales, thèses théologiques soutenues et combattues avec un égal entraînement ; enfin, on passa à la jurisprudence. Ce fut à quoi le sultan parut prendre le plus d'intérêt. Un homme d'un extérieur noble et grave, au front haut, à l'œil ardent, à la parole accentuée et vibrante, au geste imposant, se leva dans l'assemblée et se mit à discourir avec tant d'éloquence, de profondeur, d'autorité, qu'il réduisit au silence tous ceux qui avaient osé argumenter contre lui. La foule des auditeurs était émue, transpor-

tée; un concert unanime de louanges acclama le vainqueur. Ce redoutable champion, ce héros du tournoi, c'était Ben Zekri. Le sultan, charmé comme tout le monde, ordonna qu'on lui fit place et l'invita à s'avancer auprès de lui. Alors Ben Zekri, prenant son professeur Mohammed ben el-Abbas par la main, se présenta devant le prince, qui les complimenta fort l'un et l'autre. Puis, s'adressant au cheikh, le sultan lui demanda quel était le père d'un jeune homme aussi distingué par son mérite. — « Seigneur, répondit le cheikh, il est le *filz de ses œuvres* ذراعده هو ابن. — « Rien ne me plaît autant, reprit le sultan, que de voir un bon jurisconsulte, fils de ses œuvres. Je ne l'oublierai point. »

Et, en effet, à l'issue de la séance, un officier remit à Ben Zekri un présent de la part du prince. A quelque temps de là, il fut nommé imam de la grande mosquée, fonctions qu'il conserva toute sa vie durant.

Ce sultan généreux, ami des sciences et des lettres, était, selon toute probabilité, Abou Abdallah el-Motawekkel; car nous supposons que ceci se passait vers l'an 875 de l'hégire (1470) : Ben Zekri avait environ vingt-cinq ans.

La réputation de ce savant homme, comme théologien, jurisconsulte et grammairien, se trouvait désormais établie sans contestation. Il ouvrit un cours public qu'il ne cessa de professer avec éclat jusqu'à sa mort. Ses disciples furent nombreux et quelques-uns se firent remarquer, à leur tour, par leur érudition consommée. Tels furent :

L'imam Ahmed Zerrouk;

Le savant jurisconsulte Mohammed ibn Merzouk, petit-fils du célèbre écrivain Ibn Merzouk el-Hafid, et qui s'acquitt de la réputation même après son aïeul;

Le cheikh Abou Abdallah, fils de l'imam Ibn el-Abbas;

Et enfin le cheikh Ahmed ben el-Hadj el-Menaoui el-Ournidi.

Plus jeune que sidi Senouci, Ben Zekri commença par être son ami; puis il se déclara son rival, et entama avec lui une célèbre controverse, qui fit grand bruit dans les écoles du temps; elle roulait sur une question de logique. Les deux adversaires se battirent à grands coups de syllogismes; il y eut des blessures graves faites à l'amour-propre de l'un et de l'autre; mais la victoire demeura incertaine et la question indécise : elle l'est peut-être encore.

Ben Zekri composa un assez grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont les suivants, que je trouve indiqués dans le *Bostan* :

1° Un Traité de procédure et de jurisprudence ;

تالیف و مسائل القضاء والبتیل

2° Un commentaire de l'*Aguida* d'Ibn el-Hadjib, qu'il intitula *Bor'iet et-Thalib* ;

بغیة الطالب و شرح غفاید ابن الحاجب

3° Un traité de logique et de rhétorique en vers (*El-Mendhouma*) ;

المنظمة و علم الکلام

4° Un commentaire sur les principes du droit, de l'imam El-Maâli ;

شرح اصول العرفه للامام ابی المعالی

5° Un recueil considérable de décisions juridiques qui se trouvent rapportées, pour la plupart, dans le *Miadyar* d'El-Ouanche-rici ;

مجمع لفتاوی كثيرة معلومة و المعیار

6° Un traité, en vers, du Calendrier ;

ارجوزة و حساب الهنازل والبروج

Ces divers ouvrages sont devenus rares. On n'en connaît plus guère que la *Mendhouma*, ou traité de logique, qui ne contient pas moins de quinze cents vers.

Sidi Ahmed ben Zekri mourut, âgé d'environ soixante ans, en l'année 910 de l'hégire (1504), vers la fin du règne de Mouley Abou Abd Abdallah Mohammed et-Tsabiti.

Il avait survécu de quinze années à son rival le cheikh Sidi Senouci. Ces deux hommes avaient entre eux plus d'un point de ressemblance, soit pour le caractère, soit pour le talent. Ils parcoururent à peu près la même carrière scientifique et tous les deux avec un succès signalé : il y a une remarquable analogie entre les productions de l'un et de l'autre, mais Sidi Senouci fut plus fécond et il a laissé une plus forte empreinte dans les traditions littéraires de son pays. Son *Aguida* est demeuré un ouvrage classique, tandis que la *Mendhouma* de Ben Zekri n'est plus qu'un livre d'amateur érudit.

Si, après trois siècles et demi, le nom de Ben Zekri a échappé à l'oubli, il le doit moins à l'estime que peuvent encore inspirer ses ouvrages qu'à la vénération qui s'est attachée à sa qualité d'ouali.

Ce n'est plus le savant qu'on honore, c'est le saint.

Ben Zekri avait fait une étude approfondie du soufisme; il en suivait les pratiques plus qu'homme de son temps, et mérita d'être considéré par le vulgaire comme un de ces rares élus que Dieu comble de ses faveurs et à qui il dévoile ses secrets. Ben Zekri fut ouali autant qu'on peut l'être et participa à toutes les grâces célestes, کرامات. Etre participant à ces grâces, suivant la doctrine des soufis, c'est recevoir le don d'étonner le monde par des actes surnaturels, qui sont une preuve manifeste de la communication directe qui s'établit entre l'ouali et Dieu, et qui révèlent sa mission aux yeux des hommes. L'ouali, marqué du sceau divin, peut produire ce qui n'existe pas et réduire au néant ce qui existe; faire paraître ce qui est caché et cacher ce qui est apparent; parcourir en peu de temps une énorme distance; voir les choses qui ne sont pas accessibles aux sens et les décrire; être présent à la fois en différents lieux; marcher sur l'eau; nager dans l'air; soumettre à ses volontés les bêtes sauvages; entendre leur langage et celui des plantes; faire preuve d'une force corporelle extraordinaire; guérir les infirmités; rendre la vie aux morts et donner la mort aux vivants; et enfin cent autres choses merveilleuses qui contrarient les phénomènes naturels: en un mot, l'ouali fait des miracles. Mais il n'y est pour rien, il est simplement l'instrument au moyen duquel Dieu manifeste, quand il lui plaît et pour le bien des hommes, sa suprême puissance. C'est par la contemplation assidue de l'Etre divin, par le renoncement au monde et à soi-même; par la communication fréquente avec Dieu, au moyen de la prière; par l'absorption de l'individualité dans le grand Tout; de l'âme particulière dans l'âme universelle, que l'homme prédestiné acquiert cet état parfait où il se rend digne d'être choisi pour devenir le révélateur des secrets du monde invisible. Telle est, à cet égard, la doctrine des soufis, sorte de panthéisme spiritualiste, qui est une monstrueuse exagération du monothéisme, et à qui les prosélytes ne pouvaient manquer, plus nombreux d'âge en âge, chez des peuples naturellement portés à la contemplation et aux rêveries du quiétisme. J'ai déjà touché

ailleurs un mot de cette doctrine (1), et je n'y reviens ici que pour l'intelligence de mon sujet.

C'est, en effet, la gloire de Ben Zekri aux yeux de la foule, d'avoir été un soufi de premier ordre et un ouali digne de toutes les faveurs célestes. L'ETRE CACHÉ (المجبوب) lui avait été révélé; il opérait des prodiges en son nom, et il est un des élus auxquels le soufisme, dans son langage mystique, décerne le nom de MAITRES DES CŒURS (أرباب القلوب).

Entre autres facultés surnaturelles qui se manifestaient en lui, il possédait celle de se transporter d'un endroit dans un autre, sans qu'il parût aucune trace de ses pas. Les initiés disent, en ce sens, qu'il avait le don de *ployer la terre*, et je relève, sur ce propos, dans le *Bostan*, l'anecdote suivante : — Une certaine nuit, il était tombé beaucoup de neige, les rues de la ville étaient impraticables et personne n'osait sortir de chez soi. A l'heure du *Fedjer*, le mouedden de la grande mosquée appela les fidèles à la prière, selon la coutume; mais, comme il pensait bien qu'à cause du mauvais temps personne ne viendrait prier à cette heure matinale, il ne prit pas même la peine d'ouvrir les portes de la mosquée, et, son office rempli, il se coucha, la conscience en repos, car il avait besoin de sommeil. Tout d'un coup, quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il entendit une voix retentir dans l'intérieur de la mosquée et proclamant l'unité du Dieu Très-Haut! Il reconnut la voix de l'imam Ben Zekri. — Notre mouedden se lève alors en toute hâte, croit qu'il rêve, court aux portes : il les trouve bien fermées. Puis il cherche la trace que les pas du cheikh ont dû laisser empreinte sur la couche de neige toute fraîche encore : nuls vestiges ! S'étant alors avancé du côté du mehrab, il vit, en effet, l'imam prosterné, et qui ne se dérangea pas même à sa vue, tant il était absorbé par la contemplation intérieure! — Comment? Toutes portes closes il était entré, et dans la cour, couverte de neige, qu'il avait traversée, pas la moindre trace de son passage ! On aurait, à moins, crié au miracle. Le bruit s'en répandit d'abord dans toute la ville, et ensuite bien au-delà. La sainteté du cheikh Ben Zekri ne fut plus

---

(1) Voir *Revue africaine*, livr. du mois d'octobre 1859, à propos de sidi Boumedin ; et le mémoire que j'ai publié sur les *Khoun*, Alger, 1859.

révoquée en doute par personne, et l'auteur du *Bostan* ajoute, sous forme de réflexion : « Cela prouve, jusqu'à la dernière évidence que la terre se ployait sous lui. »

وهذا دليل على طيبة الارض

Nous venons de raconter tout ce qu'on sait de Ben Zekri, histoire et légende.

Il fut enterré à Ibder, petit village situé sur le territoire des Ahl el-Ouad, à environ trois heures de marche de Tlemcen. Son tombeau y est demeuré, jusqu'à ce jour, l'objet d'une grande vénération.

Si Tlemcen n'a pas gardé les restes du savant ouali, elle possède du moins une mosquée à laquelle son nom et son souvenir demeurent attachés : c'est le MESDJED SIDI ZEKRI, petit monument d'assez chétive apparence, et dont l'architecture n'a rien en soi de recommandable. Il est situé dans la partie haute du Quartier de la Porte de Fer حومت باب الحديد البوفى et les alignements d'une grande voie de communication projetée menacent de le faire disparaître dans un temps peu éloigné. Suivant la tradition commune, cette mosquée date du XV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Sidi Zekri y fit ses premières études, sous la direction du cheikh Ben Zarou, dont on montre encore la maison dans le voisinage ; puis, comme, à cause de cette circonstance de sa jeunesse, il l'avait prise en singulière affection, il y tint dans la suite ses cours publics, lorsque, à son tour, il vit sa réputation de professeur consacrée par l'assentiment unanime des hommes éclairés de son pays.

A quelque distance de la mosquée, était la maison paternelle ; non loin de là, l'atelier du tisserand, où le jeune apprenti avait préludé, par des chants joyeux, à la grandeur future de l'ouali. Enfin, ces lieux sont tous remplis de la mémoire de Ben Zekri, et la renommée publique s'est plu à la perpétuer, en appelant de son nom, *Derb sidi Zekri* درب سيدى زكري, tout cet flot d'habitations antiques dont la mosquée occupe le centre. Et, quant à cette mosquée, si elle ne constitue qu'un médiocre ouvrage d'architecture, elle a cependant le privilège d'attirer un grand nombre de visiteurs, cause des souvenirs intéressants qui s'y rattachent. — J'y entrai moi-même, il y a quelque temps, poussé par ce genre de curiosité.

J'ai dû à cette circonstance de pouvoir y relever un document épigraphique, dont je vais donner le texte avec la traduction.

Ce texte est peu correct, je l'avoue; l'agencement en est irrégulier et la rédaction vicieuse. Il est gravé en caractères magrebins, par un ciseau peu expérimenté; mais, à un autre point de vue, il a une valeur qu'on ne saurait contester. C'est un titre de propriété en bonne et due forme; un titre qui intéresse le domaine de l'Etat, auquel ont été incorporés les biens de main-morte appartenant aux établissements religieux musulmans. Il nous a donc paru, sous ce rapport, utile à consulter et digne d'être préservé de la destruction et de l'oubli.

La pierre sur laquelle ce texte est gravé, se trouve encastree dans le mur de la galerie latérale, située à gauche de la porte d'entrée : elle a une largeur de 0 m. 48 sur 0 m. 78 de hauteur; l'inscription a vingt-quatre lignes.

الحمد لله بيان اماكن حبس جامع سيد زكري  
البراج الكبير سكة في سكاك ثم بوميّة سكة في سكاك ثم سكة في  
طاهرة تسما تتركوت ثم سكة في بومسعود تسما سيد سنان ثم سكة  
في تاجرنت ثم سكة تسما البنيدي في طيظن سدة ثم جرد في بفورة  
شركة اولاد الساحلية تسما بالحركات ثم سكة تحت الحناية تسما  
شانكة ثم ثلاثة اخماس شركة جامع سيد مهاز تسما الضاية ثم  
سكة تسما البرد الاحمر ثم دار عوالي بنت الشحم ثم دار اخرى  
الذي كان فيها بن توزينت ثم رفعة الكيس الثمن فيها ثم في  
جنان مزروع الربع وخروبة ثم في جنان العديسي شركة بن فرة  
مصطفى خمسة عشر درهما ثم في روض بن فمر في الفلعة الثمن  
ثم في غرس بن منديل الثمن ثم في نوبت المصب الثمن ثم الثمن  
في حانوت بوزوينة في الفيسارية ثم الثمن في جنان عزوز  
شركة سيد محمد السنوسي ثم الخامسة في ملك حم بن موسى ثم

فلسة زيت عند بن عاشور جزاء في جنان الواد في ايهامة ثم  
حانوت في الفيسارية على فراءة الحزاب ثم الربع وثمانية دراهم  
في المرح في جنان باب حسن الفاضل حُس على اذان الاوقات  
الخمس ومن بدل وغير بالله حسيب \* حم بن موسى في الحناية  
شركة احمد الصنبل مزروع في عين الحوت شركة بن دالي يحيى  
جنان عزوز في الصبصيف جنان العديسي في الكيفان دراز الحاج  
جعبر بن بوفلي حسن عند باب الفيسارية حُس على مفاير  
مصطفى خوجة بن التركية \* ولعنة الله على من ياكل خف الحبس  
وينتغم منه \* في رجب عام اربعة وخمسين ومائة والـ

#### TRADUCTION.

« Louanges à Dieu ! — Etat des immeubles habous de la mosquée Sidi Zekri.

» *El-Bordj el-kebir*, une sekka sur le territoire de la Sikak.

» Item. *Boumiya*, une sekka sur le même territoire.

» It. A Dhahra, une sekka connue sous le nom de *Takerkourt* (1).

» It. A Bou Messaoud, une sekka dite de *Sidi Sennan* (2).

» It. Une sekka à *Tafrents* (3).

» It. Une sekka désignée sous l'appellation d'*El-Fenidok*, à Titeun Sedda (4).

» It. Une demi-sekka à *Bou Kourra*, en partage avec les Oulad es-Sahlia : elle s'appelle *El-Harkat* (5).

---

(1) Territoire des Beni Ouazzan, entre la rivière Safsaf et l'Isser.

(2) Dans la vallée de l'oued Bou Messaoud, tribu des Oulad Riah.

(3) Sur le territoire des Beni Ad, dans la circonscription des Ahl el-Oued.

(4) Territoire des Merazga, tribu des Ghossel.

(5) Territoire des Ghossel, à proximité du lieu, où se tient tous les vendredis, le grand marché de cette tribu.

» It. Une sekka dénommée *Chaneka*, située au-dessous de Hen-naya.

» It. Trois {cinquièmes en co-propriété avec la mosquée de Sidi Mehmaz, de la terre d'*Ed-Dhaya* (1).

» It. Une sekka du nom de *Ferd el Ahmeur* (2).

» It. La maison de Aouali bent ech-Chahmi (3).

» It. Une autre maison : celle qui était habitée autrefois par Ben Taouzinet (4).

» Un huitième dans la pièce de terre d'*El-Kis* (5).

» It. Le quart, plus une kharrouba, du jardin dit *Mezroua* (6).

» It. Quinze derhems dans le jardin d'*El-Adici*, où Ben Kara Moustafa possède également une part.

» It. Dans le potager de *Ben Kamer*, à El-Kalâ, un huitième (7).

» It. Dans le verger de *Ben Mendil*, un huitième (8).

» It. Un huitième dans la jouissance de la prise d'eau de *El-Meçobbe* (9).

» It. Un huitième de la boutique de *Bou Zouina*, dans El-Kis-saria (10).

---

(1) Situation inconnue. — La petite mosquée de Sidi Mehmaz, dont le minaret existe encore, a été convertie, depuis plusieurs années, en bureau de police — Elle était fort ancienne.

(2) Sur le territoire d'El-Mansoura.

(3) N'existe plus.

(4) Située dans le quartier de Bab el-Hadid, et connue aujourd'hui sous le nom de Dar sidi Zekri.

(5) Dans la banlieue de Tlemcen, à proximité du tombeau de sidi Bou-djemâ,

(6) Toute propriété (*melk*) se divise en cent quatre vingt-douze (192) parties égales appelées *derhem*. Le derhem se subdivise lui-même en soixante parts appelées *dekika*. — La kharrouba est la réunion de douze derhems, c'est-à-dire un seizième de la totalité du melk.

(7) Sur le versant nord de la montagne qui domine la ville de Tlemcen.

(8) Sur le territoire d'Ouzidan, entre ce village et celui d'Aïn el-Hout, dans la banlieue de Tlemcen.

(9) Pour les irrigations. — Le Meçobbe est la cascade qui se déverse du haut de la montagne de Lalla Setti, au-dessus d'El-Mansoura.

(10) Dans l'intérieur de l'ancien caravansérail des Francs, aujourd'hui établissement militaire. — Voir la *Revue africaine*, livr. du mois de janvier 1861.

» It. Un huitième du jardin d'Azzouz, dont la mosquée de Sidi Mohammed es-Senouci possède une autre part.

» It. Le cinquième de la propriété de *Hammou ben Mouça*.

» It. Une kolla d'huile à prélever, chaque année, sur la récolte des oliviers appartenant à Ben Achour, dans son *Jardin d'El-Oued*, à Imama (1).

» It. Une boutique dans *El Kissaria*, pour le revenu en être affecté spécialement aux lecteurs du Koran.

» It. Le quart, plus huit derhems du *Jardin du cadi Baba Hassan*, à *El-Meurdj*, à l'effet de pourvoir spécialement au traitement du mouedden (2).

» Quiconque tenterait de changer la destination de ce habous, que Dieu soit son juge !

» La propriété de Hammou ben Mouça est située à Hennaya ; Ahmed es-Stambouli en est co-propriétaire.

» Le jardin dit *Mezroua* est à Aïn el-Hout ; une part en appartient à Ben Daly Yahya.

» Le jardin d'Azzouz est dans la vallée de la Safsaf.

» Le jardin d'*El-Adici* est à El-Kifan.

» La boutique de tisserand dite de Djâfer ben Boukli Hassan, sise auprès de la porte d'El-Kissaria, est faite habous, spécialement en vue de la sépulture (dans la mosquée Sidi Zekri) de la famille de Moustafa Khodja ben et-Tourkia.

» Que la malédiction de Dieu tombe sur quiconque détournerait à son profit les revenus de la présente donation et qu'il en soit châtié.

» En redjeb de l'année mil cent cinquante-quatre (1154). »

Cette date de l'hégire correspond à septembre 1741 de notre ère.

CHARLES BROSSELDARD.

---

(1) Banlieue de Tlemcen, entre la ville et El-Mansoura. — La kolla de Tlemcen équivaut à vingt litres.

(2) El-Meurdj est une prairie située sur la route de Tlemcen, au pont de la Safsaf ; elle touche au tombeau de sidi Abdallah.